



Invitation à la lecture

ALEXANDRE SOLJENITSYNE

Une journée d'Ivan Denissovitch (1962)

Alexandre Soljenitsyne fut sans doute le plus grand écrivain de la seconde moitié du vingtième siècle. Son premier roman, *Une journée d'Ivan Denissovitch*, est aussi le plus populaire, et – profitez-en ! – d'une brièveté rare dans la littérature russe. Œuvre de circonstance, œuvre universelle, il témoigne contre le totalitarisme communiste, et pour la dignité de l'homme qu'il n'a pas réussi à broyer.

En novembre 1962, sa publication fit l'effet d'une bombe : un auteur inconnu, ancien détenu (zek en russe) y décrivait la vie dans les camps de concentration soviétiques ; avec la bénédiction de Krouchtchev engagé dans la déstalinisation. Mais, quand on comprit que le romancier ne visait pas un règne, mais un régime, l'Union des écrivains soviétiques interdit à Soljenitsyne toute publication. Son œuvre fut désormais tapée à la machine (le samizdat), et passa clandestinement en Occident. Il reçut, en 1970, le prix Nobel de littérature, que la presse soviétique considéra comme « une insulte à la patrie ». Déchu de la citoyenneté soviétique, il dut s'exiler en 1974. En 1994, après l'implosion du communisme, il revint dans son pays. Il y vit toujours.

Une journée présente la journée ordinaire d'un zek dans un camp ordinaire de Sibérie : on y travaille tant que le thermomètre ne descend pas au-dessous de – 41°, dans un chantier baptisé

« Cité du socialisme », que les détenus construisent après s'être enfermés eux-mêmes derrière les barbelés, sous les ordres de chefs de brigade qui sont eux-mêmes des détenus.

Il y a là une parabole politique. L'exploitation de l'homme par l'homme, le prolétariat (le prolétaire ne possède que sa *proles*, ses enfants) par quoi Marx définissait le capitalisme, c'est dans le camp soviétique qu'ils sont pratiqués. Les détenus, réduits à un matricule et un numéro de brigade, ne possèdent rien, pas même leurs enfants. Ce sont les tares de la société soviétique que le camp concentre à l'extrême. L'art de Soljenitsyne est d'allier parfaitement l'exactitude réaliste et le symbolisme, ce qui fait les grands romans.

Le héros, Ivan Choukhov Denissovitch, est un paysan sans culture, débrouillard et digne, Robinson Crusoë de l'univers concentrationnaire. Il n'a pas été arrêté pour des raisons politiques. Simplement, en 1942, soldat de l'armée russe en guerre contre l'Allemagne, il fut fait prisonnier par les Allemands. Évadé, il est condamné à dix ans de goulag, simplement pour avoir été en contact avec l'Occident.

Le personnage a valu à son auteur une abondante correspondance : « Ivan, c'est moi, matricule C3-209. Je peux énumérer tous les personnages par leurs vrais noms et non par leurs pseudonymes », lui écrivait un de ses corres-

pondants. En leur restituant leur passé, Soljenitsyne a délivré des millions de consciences malheureuses.

Littérature austère, direz-vous, expérience incommunicable. Pour une déportée des camps soviétiques, en effet: « Seuls peuvent nous comprendre ceux qui ont mangé à notre écuelle ». Mais le génie fraternel de l'auteur fait aussi du camp un concentré du monde, l'image de la condition humaine: héroïsme ou lâcheté des « planqués et des licheurs d'écuelles »; bonté pure ou débrouillardise amicale: le camp agit sur chacun comme un révélateur.

Les classes sociales et les nationalités s'y mélangent: le paysan côtoie l'intellectuel, des figures de Lettons, d'Estoniens, de Lituanais, d'Ukrainiens côtoient les Russes, rappelant le drame des nations annexées au temps du pacte germano-soviétique. Cet univers bariolé de personnalités contrastées est captivant, et apporte un cinglant démenti à la volonté d'écrasement et d'uniformisation du communisme.

Une solidarité obligée lie des êtres qui n'ont pas choisi d'être ensemble, et se prolonge parfois en amitié véritable. Face au moujik Ivan, qui pratique une morale rigoureuse: survivre, accomplir sa tâche (maçonner en conscience), lutter contre soi-même pour garder sa dignité d'homme, il y a le doux baptiste Aliocha qui l'incite à prier. « Une prière, réplique Ivan, c'est pareil que les réclamations. Ça n'arrive jamais jusqu'au grand patron. Ou bien il écrit dessus: " Refusé " ». Pour lui, le pain quotidien, c'est la miche, la ration réglementaire, ou encore un mégot qui lui faisait plus envie, à certains moments, que la liberté.

Et puis, si différent d'Ivan, ce fils d'une Russie courbée mais non brisée, il y a « l'ancêtre », le vieillard sans nom, prisonnier « depuis qu'il y a eu le pouvoir des soviets »: « Entre toutes ces échines courbées de bagnards, c'était la seule dressée droite... Et les yeux, au lieu de guigner ce qui se faisait au réfectoire, il les gardait braqués par-dessus la tête de Choukhov, sur Dieu sait quoi, que lui seul voyait... La figure avait fondu toute, mais point comme au ratatiné qui passera pas l'hiver: le genre pierre taillée qui a noirci... Ses trois cents grammes de pain, il les posait point, comme nous autres, à même les salissures

de la table, mais sur un bout de chiffon sortant de la lessive ». Mystérieux personnage où Olivier Clément a voulu voir « l'icône de la dignité humaine, la verticalité de l'homme qui le différencie des animaux et l'unit au céleste ». Le pain sur le chiffon propre? « Par respect de soi, sans doute, mais aussi par respect du pain: prêtre à l'autel ».

Un dernier conseil: soyez attentifs à l'écriture de Soljenitsyne. Ce petit roman a quelque chose de théâtral – unité de temps, de lieu, d'action – et révèle un art du *ramassé* qui tient du classicisme. Lisez-le dans la traduction qu'en ont faite, en 1973, Lucia et Jean Cathala. Dans la première édition de 1962, les passages qui visaient le communisme et risquaient de déplaire à Krouchtchev avaient été censurés; ils figurent dans l'édition de 1973 entre crochets et leur lecture est savoureuse. En outre, les Cathala ont transposé en français le skaz, la langue parlée de la paysannerie russe, qu'utilise Soljenitsyne. Assurément pittoresque, elle est aussi pour l'auteur le moyen d'échapper à l'appauvrissement de la langue et à l'uniformisation imposés par le régime communiste.

Ce qui domine dans ce livre, vous l'aurez compris, c'est le souci de vérité. Soljenitsyne aime à citer un proverbe russe: « une parole de vérité pèse plus que le monde entier ». Lui l'intellectuel, qui a purgé huit ans de goulag (pour avoir, dans une correspondance privée, critiqué les qualités stratégiques de Staline), est devenu, de son propre aveu, « moujik dans l'âme ». Il doit à ses bourreaux, dit-il « une mesure nouvelle pour jauger êtres et choses ». De ces détenus privés de tout, le camp a fait des hommes « soudés les uns aux autres, comme jamais nous n'aurions pu le faire dans la lumière crépusculaire et l'isolement de la vie normale ». C'est pour eux qu'il écrit; pour « cette Russie sans voix ni écriture », il a voulu être la voix des sans voix, et le témoin de la dignité humaine sauvegardée.

Danièle Masson